ELOGE
DE M. LEIBNITZ.

GODEFROY GUILLAUME LEIBNITZ nâquit à Leipſic en Saxe le 23 Juin 1646 de Frederic Leibnitz Profeſſeur de Morale & Greffier de l'Univerſité de Leipſic, & de Catherine Schmuck, ſa troiſiéme femme, fille d'un Docteur & Profeſſeur en Droit. Paul Leibnitz ſon grand Oncle avoit été Capitaine en Hongrie, & ennobli pour ſes ſervices en 1600 par l'Empereur Rodolphe II, qui lui donna les Armes que M. Leibnitz portoit.

Il perdit ſon Pere à l'âge de ſix ans; & ſa Mere, qui étoit une femme de merite, eut ſoin de ſon éducation. Il ne marqua aucune inclination particuliere pour un genre d'étude pluſtôt que pour un autre, il ſe porta à tout avec une égale vivacité; & comme ſon Pere lui avoit laiſſé une aſſés ample Bibliotheque de Livres bien choiſis, il entreprit, dés qu'il ſçût aſſés de Latin & de Grec, de les lire tous avec ordre, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Juriſconſultes, Philoſophes, Mathematiciens, Theologiens. Il ſentit bien-tôt qu'il avoit beſoin de ſecours, il en alla chercher chés tous les habiles gens de ſon temps, & même, quand il le fallut, aſſés loin de Leipſic.

Cette lecture univerſelle, & trés aſſiduë, jointe à un grand genie naturel, le fit devenir tout ce qu'il avoit lû; pareil en quelque ſorte aux Anciens qui avoient l'adreſſe de mener juſqu'à huit Chevaux attelés de front, il mena de front toutes les Sciences. Ainſi nous ſommes obligés de le partager ici, &, pour parler philoſophiquement, de le

décompoſer. De pluſieurs Hercules l'Antiquité n'en a fait qu'un, & du ſeul M. Leibnitz nous ferons pluſieurs Sçavants. Encore une raiſon qui nous détermine à ne pas ſuivre comme de coutume l'ordre Cronologique, c'eſt que dans les mêmes années il paroiſſoit de lui des Ecrits ſur differentes matieres; & ce mêlange preſque perpetuel qui ne produiſoit nulle confuſion dans ſes idées, ces paſſages bruſques & frequents d'un ſujet à un autre tout oppoſé qui ne l'embaraſſoient pas, mettroient de la confuſion & de l'embarras dans cette Hiſtoire.

M. Leibnitz avoit du goût & du talent pour la Poëſie. Il ſçavoit les bons Poëtes par cœur, & dans ſa vieilleſſe même il auroit encore recité Virgile preſque entier mot pour mot. Il avoit une fois compoſé en un jour un ouvrage de 300 Vers Latins ſans ſe permettre une ſeule éliſion ; jeu d'eſprit, mais jeu difficile. Lorſqu'en 1679 il perdit le Duc Jean Frederic de Brunſvic ſon Protecteur, il fit ſur ſa mort un Poëme Latin, qui eſt ſon Chef-d'œuvre, & qui merite d'être compté parmi les plus beaux d'entre les Modernes. Il ne croyoit pas, comme la pluſpart de ceux qui ont travaillé dans ce genre, qu'à cauſe qu'on fait des Vers en Latin, on eſt en droit de ne point penſer, & de ne rien dire, ſi ce n'eſt peut-être ce que les Anciens ont dit ; ſa poëſie eſt pleine de choſes, ce qu'il dit lui appartient, il a la force de Lucain, mais de Lucain qui ne fait pas trop d'effort. Un morceau remarquable de ce Poëme eſt celui où il parle du Phoſphore dont Brandt étoit l'inventeur. Le Duc de Brunſvic excité par M. Leibnitz, avoit fait venir Brandt à ſa Cour pour joüir du Phoſphore, & le Poëte chante cette merveille juſques-là inoüie, *Ce feu inconnu à la Nature même, qu'un nouveau Vulcain avoit allumé dans un Antre ſçavant, que l'eau conſervoit & empêchoit de ſe rejoindre à la ſphere du feu, ſa Patrie, qui enſeveli ſous l'eau diſſimuloit ſon être, & ſortoit lumineux & brillant de ce tombeau, image de l'Ame immortelle & heureuſe,* &c. Tout ce que la Fable, tout ce que

l'Hiſtoire ſainte ou prophane, peuvent fournir qui ait rapport au Phoſphore, tout eſt employé, le larcin de Promethée, la Robe de Medée, le viſage lumineux de Moïſe, le feu que Jeremie enfoüit quand les Juifs furent emmenés en captivité, les Veſtales, les Lampes ſepulcrales, le combat des Prêtres Egiptiens & Perſes; & quoi-qu'il ſemble qu'en voilà beaucoup, tout cela n'eſt point entaſſé, un ordre fin & adroit donne à chaque choſe une place qu'on ne lui ſçauroit ôter, & les differentes idées qui ſe ſuccedent rapidement ne ſe ſuccedent qu'à propos. M. Leibnitz faiſoit même des Vers François, mais il ne réüſſiſſoit pas dans la Poëſie Allemande. Nôtre préjugé pour nôtre Langue, & l'eſtime qui eſt dûë à ce Poëte, nous pourroient faire croire que ce n'étoit pas tout-à-fait ſa faute.

Il étoit trés profond dans l'Hiſtoire, & dans les Interêts des Princes, qui en ſont le réſultat politique. Aprés que Jean Caſimir Roi de Pologne eut abdiqué la Couronne en 1668, Philippe Guillaume de Neubourg Comte Palatin fut un des Prétendants, & M. Leibnitz fit un Traité ſous le nom ſuppoſé de *George Ulicovius*, pour prouver que la Republique ne pouvoit faire un meilleur choix. Cet Ouvrage eut beaucoup d'éclat, l'Auteur avoit 22 ans.

Quand on commença à traiter de la paix de Nimegue, il y eut des difficultés ſur le Ceremonial à l'égard des Princes libres de l'Empire, qui n'étoient pas Electeurs, on ne vouloit pas accorder à leurs Miniſtres les mêmes titres, & les mêmes traitements, qu'à ceux des Princes d'Italie, tels que ſont les Ducs de Modene ou de Mantouë. M. Leibnitz publia en leur faveur un Livre intitulé *Ceſarini Furſtenerii De Jure Suprematus ac Legationis Principum Germaniæ*, qui parut en 1677. Le faux nom qu'il ſe donne ſignifie qu'il étoit & dans les interêts de l'Empereur, & dans ceux des Princes, & qu'en ſoutenant leur dignité il ne nuiſoit point à celle du Chef de l'Empire. Il avoit effectivement ſur la dignité Imperiale une idée qui

ne

ne pouvoit déplaire qu'aux autres Potentats. Il prétendoit que tous les Etats Chrêtiens, du moins ceux d'Occident, ne ſont qu'un corps, dont le Pape eſt le Chef ſpirituel, & l'Empereur le Chef temporel, qu'il appartient à l'un & à l'autre une certaine juridiction univerſelle, que l'Empereur eſt le General né, le Defenſeur, l'*Advoüé* de l'Egliſe, principalement contre les Infideles, & que de-là lui vient le titre de ſacrée Majeſté, & à l'Empire celui de ſaint Empire; & que quoi-que tout cela ne ſoit pas de droit divin, c'eſt une eſpece de Siſtême politique formé par le conſentement des peuples, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qui ſubſiſtât en ſon entier. Il en tire des conſequences avantageuſes pour les Princes libres d'Allemagne, qui ne tiennent pas beaucoup plus à l'Empereur que les Rois eux-mêmes n'y devroient tenir. Du moins il prouve trés fortement que leur ſouveraineté n'eſt point diminuée par l'eſpece de dépendance où ils ſont, ce qui eſt le but de tout l'ouvrage. Cette Republique Chrêtienne dont l'Empereur & le Pape ſont les Chefs n'auroit rien d'étonnant, ſi elle étoit imaginée par un Allemand Catholique, mais elle l'étoit par un Lutherien; l'eſprit de ſiſtême qu'il poſſedoit au ſouverain degré avoit bien prévalu à l'égard de la Religion ſur l'eſprit de parti.

Le Livre du faux *Ceſarinus Furſtenerius* contient non ſeulement une infinité de faits remarquables, mais encore quantité de petits faits qui ne regardent que les titres & les céremonies, aſſés ſouvent negligés par les plus ſçavants en Hiſtoire. On voit que M. Leibnitz dans ſa vaſte lecture ne mépriſoit rien, & il eſt étonnant à combien de Livres mediocres & preſque abſolument inconnus il avoit fait la grace de les lire. Mais il l'eſt ſur-tout qu'il ait pû mettre autant d'eſprit philoſophique dans une matiere ſi peu philoſophique. Il poſe des définitions exactes, qui le privent de l'agréable liberté d'abuſer des termes dans les occaſions, il cherche des points fixes & en trouve dans les choſes du monde les plus inconſtantes & les plus ſujettes au ca-

price des hommes ; il établit des rapports & des proportions, qui plaiſent autant que des figures de Rethorique, & perſuadent mieux. On ſent qu'il ſe tient preſque à regret dans les détails où ſon ſujet l'enchaîne, & que ſon eſprit prend ſon vol, dés qu'il le peut, & s'éleve aux vûës generales. Ce Livre fut fait & imprimé en Hollande, & réimprimé d'abord en Allemagne juſqu'à quatre fois.

Les Princes de Brunſvic le deſtinerent à écrire l'Hiſtoire de leur Maiſon. Pour remplir ce grand deſſein, & ramaſſer les materiaux neceſſaires, il courut toute l'Allemagne, viſita toutes les anciennes Abbayes, foüilla dans les Archives des Villes, examina les Tombeaux & les autres Antiquités, & paſſa de-là en Italie, où les Marquis de Toſcane, de Ligurie & d'Eſt, ſortis de la même origine que les Princes de Brunſvic, avoient eu leurs Principautés & leurs Domaines. Comme il alloit par Mer dans une petite Barque ſeul & ſans aucune ſuite de Veniſe à Meſola dans le Ferrarois, il s'éleva une furieuſe tempête, & le Pilote qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand & qui le regardoit comme la cauſe de la tempête, parce qu'il le jugeoit heretique, propoſa de le jetter à la Mer, en conſervant neantmoins ſes hardes & ſon argent. Sur cela M. Leibnitz ſans marquer aucun trouble tira un Chapelet, qu'apparemment il avoit pris par précaution, & le tourna d'un air aſſés devot. Cet artifice lui réüſſit, un Marinier dit au Pilote que puiſque cet homme-là n'étoit pas heretique, il n'étoit pas juſte de le jetter à la Mer.

Il fut de retour de ſes voyages à Hanovre en 1690. Il avoit fait une abondante récolte, & plus abondante qu'il n'étoit neceſſaire pour l'Hiſtoire de Brunſvic, mais une ſçavante avidité l'avoit porté à prendre tout. Il fit de ſon ſuperflu un ample Recüeil dont il donna le premier Volume in folio en 1693 ſous le titre de *Codex Juris Gentium Diplomaticus*. Il l'appella *Code du Droit des Gens,* parce qu'il ne contenoit que des Actes faits par des Nations, ou en leur nom, des Declarations de guerre, des Manifeſtes,

des Traités de Paix ou de Tréve, des Contracts de Mariage de Souverains, &c. & que comme les Nations n'ont de Loix entre elles que celles qu'il leur plaît de ſe faire, c'eſt dans ces ſortes de Piéces qu'il faut les étudier. Il mit à la tête de ce Volume une grande Préface bien écrite & encore mieux penſée. Il y fait voir que les Actes de la nature de ceux qu'il donne ſont les veritables ſources de l'Hiſtoire autant qu'elle peut être connuë, car il ſçait bien que tout le fin nous en échappe, que ce qui a produit ces Actes publics & mis les hommes en mouvement, ce ſont une infinité de petits reſſorts cachés, mais trés puiſſants, quelquefois inconnus à ceux mêmes qu'ils font agir, & preſque toûjours ſi diſproportionnés à leurs effets, que les plus grands évenements en ſeroient deshonorés. Il raſſemble les traits d'Hiſtoire les plus ſinguliers que ſes Actes lui ont découverts, & il en tire des conjectures nouvelles & ingenieuſes ſur l'origine des Electeurs de l'Empire fixés à un nombre. Il avouë que tant de Traités de Paix ſi ſouvent renouvellés entre les mêmes Nations, ſont leur honte, & il approuve avec douleur l'Enſeigne d'un Marchand Hollandois, qui ayant mis pour titre *A la Paix perpetuelle*, avoit fait peindre dans le Tableau un Cimetiere.

Ceux qui ſçavent ce que c'eſt que de déchifrer ces anciens Actes, de les lire, d'en entendre le ſtile barbare, ne diront pas que M. Leibnitz n'a mis du ſien dans le *Codex Diplomaticus* que ſa belle Préface. Il eſt vrai qu'il n'y a que ce morceau qui ſoit de genie, & que le reſte n'eſt que de travail & d'érudition, mais on doit être fort obligé à un homme tel que lui, quand il veut bien pour l'utilité publique faire quelque choſe qui ne ſoit pas de genie.

En 1700 parut un ſupplément de cet Ouvrage ſous le titre de *Mantiſſa Codicis Juris Gentium Diplomatici.* Il y a mis auſſi une Préface où il donne à tous les Sçavants qui lui avoient fourni quelques Piéces rares des loüanges dont on ſent la ſincerité. Il remercie même M. Toinard de l'avoir averti d'une faute dans ſon premier Volume, où

il avoit confondu avec le fameux Chriſtophle Colomp un Guillaume de Caſeneuve ſurnommé *Coulomp*, Vice-Amiral ſous Loüis XI, erreur ſi legere & ſi excuſable, que l'aveu n'en ſeroit guere glorieux ſans une infinité d'exemples contraires.

Enfin il commença à mettre au jour en 1707 ce qui avoit rapport à l'Hiſtoire de Brunſvic, & ce fut le premier Volume in folio, *Scriptorum Brunſvicenſia illuſtrantium:* Recüeil de Piéces originales qu'il avoit preſque toutes dérobées à la pouſſiere & aux vers, & qui devoient faire le fondement de ſon Hiſtoire. Il rend compte dans la Préface de tous les Auteurs qu'il donne, & des Piéces qui n'ont point de noms d'Auteurs, & en porte des jugements dont il n'y a pas d'apparence que l'on appelle.

Il avoit fait ſur l'Hiſtoire de ces temps-là deux découvertes principales oppoſées à deux opinions fort établies.

On croit que de ſimples Gouverneurs de pluſieurs grandes Provinces du vaſte Empire de Charlemagne étoient devenus dans la ſuite des Princes hereditaires, mais M. Leibnitz ſoutient qu'ils l'avoient toûjours été, & par-là ennoblit encore les origines des plus grandes Maiſons. Il les enfonce davantage dans cet abîme du paſſé, dont l'obſcurité leur eſt ſi précieuſe.

Le dix & le onziéme ſiécle paſſent pour les plus barbares du Chriſtianiſme, mais il prétend que ce ſont le treize & le quatorze, & qu'en comparaiſon de ceux-ci le dixiéme fut un ſiécle d'or, du moins pour l'Allemagne. *Au milieu du douze on diſcernoit encore le vrai d'avec le faux, mais enſuite les fables renfermées auparavant dans les Cloîtres & dans les Legendes ſe déborderent impetueuſement, & inonderent tout.* Ce ſont à peu-prés ſes propres termes. Il attribuë la principale cauſe du mal à des gens, qui étant pauvres par inſtitut, inventoient par neceſſité. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que les bons Livres n'étoient pas encore alors totalement inconnus. Gervais de Tilbury, que M. Leibnitz donne pour un échantillon

du treiziéme ſiécle étoit aſſés verſé dans l'Antiquité ſoit profane, ſoit eccleſiaſtique, & n'en eſt pas moins groſſierement ni moins hardiment romaneſque. Aprés les faits dont il a été temoin oculaire, l'Auteur d'Amadis pouvoit ſoutenir auſſi que ſon Livre étoit hiſtorique. Un homme de la trempe de M. Leibnitz, qui eſt dans l'étude de l'Hiſtoire, en ſçait tirer de certaines réflexions generales, élevées au deſſus de l'Hiſtoire même, & dans cet amas confus & immenſe de faits il démêle un ordre, & des liaiſons délicates, qui n'y ſont que pour lui. Ce qui l'intereſſe le plus, ce ſont les Origines des Nations, de leurs Langues, de leurs Mœurs, de leurs Opinions, ſur-tout l'Hiſtoire de l'Eſprit humain, & une ſucceſſion de penſées qui naiſſent dans les Peuples les unes aprés les autres, ou pluſtôt les unes des autres, & dont l'enchaînement bien obſervé pourroit donner lieu à des eſpeces de propheties.

En 1710 & 1711 parurent deux autres Volumes, *Scriptorum Brunſvicentia illuſtrantium*, & enfin devoit ſuivre l'Hiſtoire qui n'a point paru, & dont voici le plan.

Il la faiſoit préceder par une Diſſertation ſur l'état de l'Allemagne, tel qu'il étoit avant toutes les Hiſtoires, & qu'on le pouvoit conjecturer par les monuments naturels, qui en étoient reſtés, des Coquillages petrifiés dans les Terres, des Pierres où ſe trouvent des empreintes de Poiſſons ou de Plantes, & même de Poiſſons & de Plantes qui ne ſont pas du Pays, Medailles inconteſtables du Déluge. De-là il paſſoit aux plus anciens Habitants dont on ait memoire, aux differents Peuples qui ſe ſont ſuccedé les uns aux autres dans ces Pays, & traitoit de leurs Langues, & du mêlange de ces Langues autant qu'on en peut juger par les Etimologies, ſeuls monuments en ces matieres. Enſuite les Origines de Brunſvic commençoient à Charlemagne en 769, & ſe continuoient par les Empereurs deſcendus de lui, & par cinq Empereurs de la Maiſon de Brunſvic, Henri I l'Oiſeleur, les trois Othons & Henri II où elles finiſſoient en 1025. Cet eſpace de temps com-

prenoit les Antiquités de la Saxe par la Maiſon de Witikind, celles de la haute Allemagne par la Maiſon Guelfe, celles de la Lombardie par la Maiſon des Ducs ou Marquis de Toſcane & de Ligurie. De tous ces anciens Princes ſont ſortis ceux de Brunſvic. Aprés ces Origines venoit la Genealogie de la Maiſon Guelfe ou de Brunſvic, avec une courte mais exacte Hiſtoire juſqu'au temps preſent. Cette Genealogie étoit accompagnée de celles des autres grandes Maiſons, de la Maiſon Gibelline, d'Autriche ancienne & nouvelle, de Baviere, &c. M. Leibnitz avançoit, & il étoit trop ſçavant pour être préſomptueux, que juſqu'à preſent on n'avoit rien vû de pareil ſur l'Hiſtoire du moyen âge, qu'il avoit porté une lumiere toute nouvelle dans ces Siécles couverts d'une obſcurité effrayante, & réformé un grand nombre d'erreurs, ou levé beaucoup d'incertitudes. Par exemple, cette Papeſſe Jeanne établie d'abord par quelques-uns, détruite par d'autres, enſuite rétablie, il la détruiſoit pour jamais, & il trouvoit que cette Fable ne pouvoit s'être ſoutenuë qu'à la faveur des tenebres de la Cronologie qu'il diſſipoit.

Dans le cours de ſes recherches il prétendit avoir découvert la veritable origine des François, & en publia une diſſertation en 1716. L'illuſtre P. de Tournemine Jeſuite attaqua ſon ſentiment, & en ſoutint un autre avec toute l'érudition qu'il falloit pour combattre un Adverſaire auſſi ſçavant, & avec toute cette hardieſſe qu'un grand Adverſaire approuve. Nous n'entrerons point dans cette queſtion, elle étoit même aſſés indifferente ſelon la réflexion polie du P. de Tournemine, puiſque de quelque façon que ce fût les François étoient compatriotes de M. Leibnitz.

M. Leibnitz étoit grand Juriſconſulte. Il étoit né dans le ſein de la Juriſprudence, & cette ſcience eſt plus cultivée en Allemagne qu'en aucun autre Pays. Ses premieres études furent principalement tournées de ce côté-là, la vigueur naiſſante de ſon eſprit y fut employée. A l'âge de 20 ans il voulut ſe faire paſſer Docteur en droit à Leip-

ſic, mais le Doyen de la Faculté, pouſſé par ſa femme, le refuſa ſous le prétexte de ſa jeuneſſe. Cette même jeuneſſe lui avoit peut-être attiré la mauvaiſe humeur de la femme du Doyen. Quoi-qu'il en ſoit, il fut vangé de ſa Patrie par l'applaudiſſement general avec lequel il fut reçû Docteur la même année à Altorf dans le territoire de Nuremberg. La Theſe qu'il ſoutint étoit *De Caſibus perplexis in Jure.* Elle fut imprimée dans la ſuite avec deux autres petits Traités de lui, *Specimen Encyclopædiæ in Jure,* ſeu *Queſtiones Philoſophiæ amæniores ex Jure collectæ & Specimen certitudinis ſeu demonſtrationum in Jure exhibitum in doctrina conditionum.* Il ſçavoit déja rapprocher les differentes Sciences, & tirer des lignes de communication des unes aux autres.

A l'âge de 22 ans, qui eſt l'Epoque que nous avons déja marquée pour le Livre de *George Ulicovius*, il dédia à l'Electeur de Mayence, Jean Philippe de Schomborn, une nouvelle Methode d'apprendre & d'enſeigner la Juriſprudence. Il y ajoûtoit une Liſte de ce qui manque encore au Droit, *Catalogum deſideratorum in Jure*, & promettoit d'y ſuppléer. Dans la même année il donna ſon projet pour réformer tout le Corps du Droit, *Corporis Juris reconcinnandi ratio.* Les differentes matieres du Droit ſont effectivement dans une grande confuſion, mais ſa Tête en les recevant les avoit arrangées, elles s'étoient refonduës dans cet excellent Moule, & elles auroient beaucoup gagné à reparoître ſous la forme qu'elles y avoient priſe.

Quand il donna les deux Volumes de ſon *Codex Diplomaticus*, il ne manqua pas de remonter aux premiers principes du Droit naturel & du Droit des Gens. Le point de vûë où il ſe plaçoit étoit toûjours fort élevé, & de-là il découvroit toûjours un grand Pays dont il voyoit tout le détail d'un coup d'œil. Cette Theorie generale de Juriſprudence, quoi-que fort courte, étoit ſi étenduë, que la queſtion du Quietiſme, alors fort agitée en France, s'y trouvoit naturellement dés l'entrée, & la déciſion de M.

Leibnitz fut conforme à celle du Pape.

Nous voici enfin arrivés à la partie de ſon merite qui intereſſe le plus cette Compagnie, il étoit excellent Philoſophe & Mathematicien. Tout ce que renferment ces deux mots, il l'étoit.

Quand il eut été reçû Docteur en Droit à Altorf, il alla à Nuremberg pour y voir des Sçavants. Il apprit qu'il y avoit dans cette Ville une Societé fort cachée de gens qui travailloient en Chimie, & cherchoient la Pierre Philoſophale. Auſſi-tôt le voilà poſſedé du deſir de profiter de cette occaſion pour devenir Chimiſte, mais la difficulté étoit d'être initié dans les Myſteres. Il prit des Livres de Chimie, en raſſembla les expreſſions les plus obſcures, & qu'il entendoit le moins, en compoſa une Lettre inintelligible pour lui-même, & l'adreſſa au Directeur de la Societé ſecrete, demandant à y être admis ſur les preuves qu'il donnoit de ſon grand ſçavoir. On ne douta point que l'Auteur de la Lettre ne fût un *Adepte* ou à peu prés, il fut reçû avec honneur dans le Laboratoire, & prié d'y faire les fonctions de Secretaire. On lui offrit même une penſion. Il s'inſtruiſit beaucoup avec eux pendant qu'ils croyoient s'inſtruire avec lui, apparemment il leur donnoit pour des connoiſſances acquiſes par un long travail les vûës que ſon genie naturel lui fourniſſoit, & enfin il paroît hors de doute que quand ils l'auroient reconnu, ils ne l'auroient pas chaſſé.

En 1670 M. Leibnitz âgé de 24 ans ſe déclara publiquement Philoſophe dans un Livre dont voici l'Hiſtoire.

Marius Nizolius de Berſello dans l'Etat de Modene publia en 1553 un Traité *De veris Principiis, & vera ratione Philoſophandi contra Pſeudophiloſophos.* Les faux Philoſophes étoient tous les Scholaſtiques paſſés & preſents, & Nizolius s'élevoit avec la derniere hardieſſe contre leurs idées monſtrueuſes, & leur langage barbare, juſque-là qu'il traitoit Saint Thomas lui-même de Borgne entre des Aveugles. La longue & conſtante admiration qu'on a eûë pour

Ariſtote

Ariſtote ne prouve, diſoit-il, que la multitude des ſots, & la durée de la ſottiſe. La bile de l'Auteur étoit encore animée par quelques conteſtations particulieres avec des Ariſtoteliciens.

Ce Livre qui dans le temps où il parut n'avoit pas dû être indifferent, étoit tombé dans l'oubli, ſoit parce que l'Italie avoit eu interêt à l'étouffer, & qu'à l'égard des autres Pays ce qu'il avoit de vrai n'étoit que trop clair, & trop prouvé, ſoit parce qu'effectivement la doſe des paroles y eſt beaucoup trop forte par rapport à celle des choſes. M. Leibnitz jugea à propos de le mettre au jour avec une Préface & des Notes.

La Préface annonce un Editeur & un Commentateur d'une eſpece fort ſinguliere. Nul reſpect aveugle pour ſon Auteur, nulles raiſons forcées pour en relever le merite, ou pour en couvrir les défauts. Il le loüe, mais ſeulement par la circonſtance du temps où il a écrit, par le courage de ſon entrepriſe, par quelques verités qu'il a apperçûës, mais il y reconnoît de faux raiſonnements & des vûës imparfaites, il le blâme de ſes excés & de ſes emportements à l'égard d'Ariſtote, qui n'eſt pas coupable des réveries de ſes prétendus Diſciples, & même à l'égard de Saint Thomas, dont la gloire pouvoit n'être pas ſi chere à un Lutherien. Enfin il eſt aiſé de s'appercevoir que le Commentateur doit avoir un merite fort indépendant de celui de l'Auteur original.

Il paroît auſſi qu'il avoit lû des Philoſophes ſans nombre. L'Hiſtoire des Penſées des hommes, certainement curieuſe par le ſpectacle d'une varieté infinie, eſt auſſi quelquefois inſtructive. Elle peut donner de certaines idées détournées du chemin ordinaire que le plus grand eſprit n'auroit pas produites de ſon fonds, elle fournit des materiaux de penſées, elle fait connoître les principaux écüeils de la raiſon humaine, marque les routes les plus ſûres, &, ce qui eſt le plus conſiderable, elle apprend aux plus grands genies qu'ils ont eu des pareils, & que leurs pareils ſe ſont

trompés. Un Solitaire peut s'eſtimer davantage que ne fera celui qui vit avec les autres & qui s'y compare.

M. Leibnitz avoit tiré ce fruit de ſa grande lecture, qu'il en avoit l'eſprit plus exercé à recevoir toutes ſortes d'idées, plus ſuſceptible de toutes les formes, plus acceſſible à ce qui lui étoit nouveau, & même oppoſé, plus indulgent pour la foibleſſe humaine, plus diſpoſé aux interpretations favorables, & plus induſtrieux à les trouver. Il donna une preuve de ce caractere dans une Lettre *de Ariſtotele Recentioribus reconciliabili*, qu'il imprima avec le Nizolius. Là il oſe parler avantageuſement d'Ariſtote, quoi-que ce fût une mode aſſés generale que de le décrier, & preſque un titre d'eſprit. Il va même juſqu'à dire qu'il approuve plus de choſes dans ſes ouvrages que dans ceux de Deſcartes. Ce n'eſt pas qu'il ne regardât la Philoſophie corpuſculaire ou méchanique comme la ſeule legitime, mais on n'eſt pas Carteſien pour cela, & il prétendoit que le veritable Ariſtote, & non pas celui des Scholaſtiques, n'avoit pas connu d'autre Philoſophie. C'eſt par-là qu'il fait la reconciliation. Il ne le juſtifie que ſur les principes generaux, l'eſſence de la matiere, le mouvement, &c. mais il ne touche point à tout le détail immenſe de la Phiſique, ſur quoi il ſemble que les Modernes ſeroient bien genereux, s'ils vouloient ſe mettre en communauté de biens avec Ariſtote.

Dans l'année qui ſuivit celle de l'Edition du Nizolius, c'eſt-à-dire en 1671, âgé de vingt-cinq ans, il publia deux petits Traités de Phiſique, *Theoria Motus abſtracti*, dédié à l'Academie des Sciences, & *Theoria Motus concreti*, dédié à la Societé Royale de Londres. Il ſemble qu'il ait craint de faire de la jalouſie.

Le premier de ces Traités eſt une Theorie trés ſubtile & preſque toute neuve du mouvement en general. Le ſecond eſt une application du premier à tous les Phenomenes. Tous deux enſemble ſont une Phiſique generale complete. Il dit lui-même qu'il croit *que ſon Siſtême réü-*

nit & concilie tous les autres, ſupplée à leurs imperfections, étend leurs bornes, éclaircit leurs obſcurités, & que les Philoſophes n'ont plus qu'à travailler de concert ſur ces principes, & à deſcendre dans des explications plus particulieres, qu'ils porteront dans le Treſor d'une ſolide Philoſophie. Il eſt vrai que ſes idées ſont ſimples, étenduës, vaſtes. Elles partent d'abord d'une grande univerſalité, qui en eſt comme le Tronc, & enſuite ſe diviſent, ſe ſubdiviſent, &, pour ainſi dire, ſe ramifient preſque à l'infini, avec un agrément inexprimable pour l'eſprit, & qui aide à la perſuaſion. C'eſt ainſi que la Nature pourroit avoir penſé.

Dans ces deux Ouvrages, il admettoit du Vuide, & regardoit la matiere comme une ſimple étenduë abſolument indifferente au mouvement & au repos; il a depuis changé de ſentiment ſur ces deux points. A l'égard du dernier, il étoit venu à croire que pour découvrir l'eſſence de la matiere il falloit aller au de-là de l'étenduë, & y concevoir une certaine force qui n'eſt plus une ſimple grandeur geometrique. C'eſt la fameuſe & obſcure Entelechie d'Ariſtote, dont les Scholaſtiques ont fait les Formes ſubſtantielles, & toute ſubſtance a une force ſelon ſa nature. Celle de la matiere eſt double, une tendance naturelle au mouvement, & une réſiſtance au mouvement imprimé d'ailleurs. Un Corps peut paroître en repos, parce que l'effort qu'il fait pour ſe mouvoir eſt réprimé ou contrebalancé par les corps environnants, mais il n'eſt jamais réellement ou abſolument en repos, parce qu'il n'eſt jamais ſans cet effort pour ſe mouvoir.

Deſcartes avoit vû trés ingenieuſement que malgré les chocs innombrables des corps, & les diſtributions inégales de mouvement, qui ſe font ſans ceſſe des uns aux autres, il devoit y avoir au fond de tout cela quelque choſe d'égal, de conſtant, de perpetuel, & il a crû que c'étoit la quantité de mouvement, dont la meſure eſt le produit de la maſſe par la viteſſe. Au lieu de cette quantité de mouvement M. Leibnitz mettoit la force, dont la meſure

eſt le produit de la maſſe par les hauteurs auſquelles cette force peut élever un corps peſant, or ces hauteurs ſont comme les quarrés des viteſſes. Sur ce principe il prétendoit établir une nouvelle *Dynamique*, ou Science des forces, & il ſoutenoit que de celui de Deſcartes s'enſuivoit la poſſibilité du Mouvement perpetuel artificiel, ou d'un effet plus grand que ſa cauſe, conſequence qui ne ſe peut digerer ni en Mechanique ni en Metaphiſique.

Il fut fort attaqué par les Carteſiens, ſur-tout par Mrs. l'Abbé Catelan & Papin. Il répondit avec vigueur, cependant il ne paroît pas que ſon ſentiment ait prévalu ; la matiere eſt demeurée ſans force, du moins active, & l'Entelechie ſans application & ſans uſage. Si M. Leibnitz ne l'a pas rétablie, il n'y a guere d'apparence qu'elle ſe releve jamais.

Il avoit encore ſur la Phiſique generale une penſée particuliere, & contraire à celle de Deſcartes. Il croyoit que les cauſes finales pouvoient quelquefois être employées ; par exemple, que le rapport des ſinus d'incidence & de refraction étoit conſtant, parce que Dieu vouloit qu'un Rayon qui doit ſe détourner allât d'un point à un autre par deux chemins, qui pris enſemble fuſſent plus courts que tous les autres chemins poſſibles, ce qui eſt plus conforme à la ſouveraine Sageſſe. La puiſſance de Dieu a fait tout ce qui peut être de plus grand, & ſa Sageſſe tout ce qui peut être de mieux ou de meilleur, l'Univers n'eſt que le réſultat total, la combinaiſon perpetuelle, le mêlange intime de ce plus grand & de ce meilleur, & on ne peut le connoître qu'en connoiſſant les deux enſemble. Cette idée, qui eſt certainement grande & noble, & digne de l'objet, demanderoit dans l'application une extrême dexterité, & des ménagements infinis. Ce qui appartient à la Sageſſe du Créateur ſemble être encore plus au deſſus de nôtre foible portée, que ce qui appartient à ſa puiſſance.

Il ſeroit inutile de dire que M. Leibnitz étoit un Ma-

thematicien du premier ordre, c'eſt par-là qu'il eſt le plus generalement connu. Son nom eſt à la tête des plus ſublimes Problêmes qui ayent été réſolus de nos jours, & il eſt mêlé dans tout ce que la Geometrie Moderne a fait de plus grand, de plus difficile & de plus important. Les Actes de Leipſic, les Journaux des Sçavants, nos Hiſtoires ſont pleines de lui entant que Geometre. Il n'a publié aucun corps d'ouvrage de Mathematique, mais ſeulement quantité de Morceaux détachés, dont il auroit fait des Livres s'il avoit voulu, & dont l'eſprit & les vûës ont ſervi à beaucoup de Livres. Il diſoit qu'il aimoit à voir croître dans les Jardins d'autrui des Plantes, dont il avoit fourni les Graines. Ces Graines ſont ſouvent plus à eſtimer que les Plantes même, l'Art de découvrir en Mathematique eſt plus prétieux que la pluſpart des choſes qu'on découvre.

L'Hiſtoire du Calcul Differentiel ou des Infiniment petits ſuffira pour faire voir quel étoit ſon genie. On ſçait que cette découverte porte nos connoiſſances juſque dans l'Infini, & preſque au de-là des bornes preſcrites à l'Eſprit humain, du moins infiniment au de-là de celles où étoit renfermée l'ancienne Geometrie. C'eſt une Science toute nouvelle, née de nos jours, trés étenduë, trés ſubtile & trés ſûre. En 1684 M. Leibnitz donna dans les Actes de Leipſic les Regles du Calcul Differentiel, mais il en cacha les démonſtrations. Les illuſtres Freres Bernoulli les trouverent quoi-que fort difficiles à découvrir, & s'exercerent dans ce Calcul avec un ſuccés ſurprenant. Les ſolutions les plus élevées, les plus hardies & les plus ineſperées naiſſoient ſous leurs pas. En 1687 parut l'admirable Livre de M. Neuton *Des Principes Mathematiques de la Philoſophie naturelle,* qui étoit preſque entierement fondé ſur ce même Calcul, deſorte que l'on crut communément que M. Leibnitz & lui l'avoient trouvé chacun de leur côté par la conformité de leurs grandes lumieres.

Ce qui aidoit encore à cette opinion, c'eſt qu'ils ne ſe

rencontroient que ſur le fond des choſes, ils leur donnoient des noms differents, & ſe ſervoient de differents caracteres dans leur calcul. Ce que M. Neuton appelloit *Fluxions* M. Leibnitz l'appelloit *Differences*, & le caractere par lequel M. Leibnitz marquoit l'Infiniment petit étoit beaucoup plus commode & d'un plus grand uſage que celui de M. Neuton. Auſſi ce nouveau calcul ayant été avidement reçû par toutes les Nations ſçavantes, les noms & les caracteres de M. Leibnitz ont prévalu par-tout, horſmis en Angleterre. Cela même faiſoit quelque effet en faveur de M. Leibnitz, & eût accoutumé inſenſiblement les Geometres à le regarder comme ſeul ou principal Inventeur.

Cependant ces deux grands Hommes ſans ſe rien diſputer joüiſſoient du glorieux ſpectacle des progrés qu'on leur devoit, mais cette paix fut enfin troublée. En 1699 M. Fatio ayant dit dans ſon Ecrit ſur la *Ligne de la plus courte Deſcente*, qu'il étoit obligé de reconnoître M. Neuton pour le premier Inventeur du Calcul Differentiel, & de pluſieurs années le premier, & qu'il laiſſoit à juger ſi M. Leibnitz ſecond Inventeur avoit pris quelque choſe de lui, cette diſtinction ſi nette de premier & de ſecond Inventeur, & ce ſoupçon qu'on inſinuoit, exciterent une conteſtation entre M. Leibnitz ſoutenu des Journaliſtes de Leipſic, & les Geometres Anglois déclarés pour M. Neuton, qui ne paroiſſoit point ſur la Scene. Sa gloire étoit devenuë celle de la Nation, & ſes partiſans n'étoient que de bons Citoyens, qu'il n'avoit pas beſoin d'animer. Les Ecrits ſe ſont ſuccedé lentement de part & d'autre, peut-être à cauſe de l'éloignement des lieux, mais la conteſtation ne laiſſoit pas de s'échauffer toûjours, & enfin elle vint au point qu'en 1711 M. Leibnitz ſe plaignit à la Societé Royale de ce que M. Keill l'accuſoit d'avoir donné ſous d'autres noms & d'autres caracteres le Calcul des Fluxions inventé par M. Neuton. Il ſoutenoit que perſonne ne ſçavoit mieux que M. Neuton qu'il ne lui avoit

rien dérobé, & il demandoit que M. Keill desavoüât publiquement le mauvais sens que pouvoient avoir ses paroles.

La Societé établie Juge du procés nomma des Commissaires pour examiner toutes les anciennes Lettres de sçavants Mathematiciens que l'on pouvoit retrouver, & qui regardoient cette matiere. Il y en avoit des deux parties. Aprés cet examen, les Commissaires trouverent qu'il ne paroissoit pas que M. Leibnitz eût rien connu du Calcul Differentiel ou des Infiniment petits avant une Lettre de M. Neuton écrite en 1672, qui lui avoit été envoyée à Paris, & où la Methode des Fluxions étoit assés expliquée pour donner toutes les ouvertures necessaires à un homme aussi intelligent; que même M. Neuton avoit inventé sa Methode avant 1669, & par consequent 15 ans avant que M. Leibnitz eût rien donné sur ce sujet dans les Actes de Leipsic, & de-là ils concluoient que M. Keill n'avoit nullement calomnié M. Leibnitz.

La Societé a fait imprimer ce Jugement avec toutes les Piéces qui y appartenoient sous le Titre de *Commercium Epistolicum de Analysi promota*, 1712. On l'a distribué par toute l'Europe, & rien ne fait plus d'honneur au Sistême des Infiniment petits que cette jalousie de s'en assûrer la découverte, dont toute une Nation si sçavante est possedée; car encore une fois M. Neuton n'a point paru, soit qu'il se soit reposé de sa gloire sur des Compatriotes assés vifs, soit, comme on le peut croire d'un aussi grand homme, qu'il soit superieur à cette gloire même.

M. Leibnitz ou ses amis n'ont pas pû avoir la même indifference; il étoit accusé d'un vol, & tout le *Commercium Epistolicum* ou le dit nettement, ou l'insinuë. Il est vrai que ce vol ne peut avoir été que trés subtil, & qu'il ne faudroit pas d'autre preuve d'un grand genie que de l'avoir fait, mais enfin il vaut mieux ne l'avoir pas fait, & par rapport au genie & par rapport aux mœurs.

Aprés que le jugement d'Angleterre fut public, il parut un Ecrit d'une seule feüille volante du 29 Juillet

étant à Paris en 1672, qu'il y connut l'illuſtre M. Huguens qui étoit aprés Galilée & Deſcartes celui à qui il devoit le plus en ces matieres, que la lecture de ſon Livre *de Horologio Oſcillatorio*, jointe à celle des ouvrages de Paſcal & de Gregoire de ſaint Vincent, lui ouvrit tout d'un coup l'eſprit, & lui donna des vûës qui l'étonnerent lui-même, & tous ceux qui ſçavoient combien il étoit encore neuf, qu'auſſi-tôt il s'offrit à lui un grand nombre de Theorêmes qui n'étoient que des Corollaires d'une Methode nouvelle, & dont il trouva depuis une partie dans les ouvrages de Gregory, de Barrou, & de quelques autres; qu'enfin il avoit penetré juſqu'à des ſources plus éloignées & plus fecondes, & avoit ſoumis à l'Analiſe ce qui ne l'avoit jamais été. C'eſt ſon Calcul dont il parle. Pourquoi dans cette hiſtoire qui paroît ſi ſincere, & ſi exempte de vanité, n'auroit-il pas donné place à M. Neuton! il eſt plus naturel de croire que ce qu'il pouvoit avoir vû de lui en 1672 il ne l'avoit pas entendu auſſi finement qu'il en eſt accuſé, puiſqu'il n'étoit pas encore grand Geometre.

Dans la Theorie du mouvement abſtrait qu'il dédia à l'Academie en 1671, & avant que d'avoir encore rien vû de M. Neuton, il poſe déja des Infiniment petits plus grands les uns que les autres. C'eſt-là une des Clefs du Siſtême, & ce principe ne pouvoit guere demeurer ſterile entre ſes mains.

Quand le Calcul de M. Leibnitz parut en 1684, il ne fut point reclamé, M. Neuton ne le revendiqua point dans ſon beau Livre qui parut en 1687; il eſt vrai qu'il a la generoſité de ne le revendiquer pas non plus à preſent, mais ſes amis plus Zelés que lui pour ſes interêts auroient pû agir en ſa place, comme ils agiſſent aujourd'hui. Dans tous les Actes de Leipſic M. Leibnitz eſt en une poſſeſſion paiſible & non interrompuë de l'invention du Calcul differentiel. Il y déclare même que Mrs. Bernoulli l'avoient ſi heureuſement cultivé qu'il leur appartenoit autant qu'à

teroit tout. Un Architecte a fait un Bâtiment ſi hardi qu'il n'oſe lui-même y loger, & il ſe trouve des gens qui ſe fient plus que lui à ſa ſolidité, qui y logent ſans crainte, &, qui plus eſt, ſans accident. Mais peut-être l'adouciſſement n'étoit-il qu'une condeſcendance pour ceux dont l'imagination ſe ſeroit révoltée. S'il faut temperer la verité en Geometrie, que ſera-ce en d'autres matieres!

Il avoit entrepris un grand ouvrage, *De la Science de l'Infini.* C'étoit toute la plus ſublime Geometrie, le Calcul integral joint au Differentiel. Apparemment il y fixoit ſes idées ſur la nature de l'Infini & ſur ſes differents ordres, mais quand même il ſeroit poſſible qu'il n'eût pas pris le meilleur parti bien déterminément, on eût préferé les lumieres qu'on tenoit de lui à ſon autorité. C'eſt une perte conſiderable pour les Mathematiques que cet ouvrage n'ait pas été fini. Il eſt vrai que le plus difficile paroît fait, il a ouvert les grandes routes, mais il pouvoit encore ou y ſervir de guide, ou en ouvrir de nouvelles.

De cette haute Theorie il deſcendoit ſouvent à la Pratique, où ſon amour pour le bien public le ramenoit. Il avoit ſongé à rendre les Voitures & les Caroſſes plus legers & plus commodes, & de-là un Docteur qui ſe prenoit à lui de n'avoir pas eu une penſion du Duc d'Hanovre, prit occaſion de lui imputer dans un Ecrit public qu'il avoit eu deſſein de conſtruire un Chariot qui auroit fait en vingt-quatre heures le voyage de Hanovre à Amſterdam; plaiſanterie mal entenduë, puiſqu'elle ne peut tourner qu'à la gloire de celui qu'on attaque, pourvû qu'il ne ſoit pas abſolument inſenſé.

Il avoit propoſé un Moulin à vent pour puiſer l'eau des Mines les plus profondes, & avoit beaucoup travaillé à cette Machine, mais les Ouvriers eurent leurs raiſons pour en traverſer le ſuccés par toutes ſortes d'artifices. Ils furent plus habiles que lui, & l'emporterent.

On doit mettre au rang des Inventions plus curieuſes qu'utiles une Machine Arithmetique differente de celle

de M. Paſcal à laquelle il a travaillé toute ſa vie à diverſes repriſes. Il ne l'a entierement achevée que peu de temps avant ſa mort, & il y a extrêmement dépenſé.

Il étoit Metaphiſicien, & c'étoit une choſe preſque impoſſible qu'il ne le fût pas, il avoit l'eſprit trop univerſel. Je n'entends pas ſeulement univerſel, parce qu'il alloit à tout, mais encore parce qu'il ſaiſiſſoit dans tout les principes les plus élevés & les plus generaux, ce qui eſt le caractere de la Metaphiſique. Il avoit projetté d'en faire une toute nouvelle, & il en a répandu çà & là differents morceaux ſelon ſa coutume.

Ses grands Principes étoient que rien n'exiſte ou ne ſe fait ſans une raiſon ſuffiſante, que les changements ne ſe font point bruſquement & par ſauts, mais par degrés & par nuances, comme dans des ſuites de Nombres, ou dans des Courbes, que dans tout l'Univers, comme nous l'avons déja dit, un meilleur eſt mêlé par tout avec un plus grand, ou, ce qui revient au même, les Loix de convenance avec les Loix neceſſaires ou Geometriques. Ces principes ſi nobles & ſi ſpecieux ne ſont pas aiſés à appliquer, car dés qu'on eſt hors du neceſſaire rigoureux & abſolu, qui n'eſt pas bien commun en Metaphiſique, le ſuffiſant, le convenable, un degré ou un ſaut, tout cela pourroit bien être un peu arbitraire, & il faut prendre garde que ce ne ſoit le beſoin du Siſtême qui décide.

Sa maniere d'expliquer l'union de l'Ame & du Corps par une *Harmonie préétablie* a été quelque choſe d'imprévû & d'ineſperé ſur une matiere où la Philoſophie ſembloit avoir fait ſes derniers efforts. Les Philoſophes auſſi-bien que le peuple avoient crû que l'Ame & le Corps agiſſoient réellement & phiſiquement l'un ſur l'autre. Deſcartes vint qui prouva que leur nature ne permettoit point cette ſorte de communication veritable, & qu'ils n'en pouvoient avoir qu'une apparente, dont Dieu étoit le Mediateur. On croyoit qu'il n'y avoit que ces deux Siſtêmes poſſibles, M. Leibnitz en imagina un troiſiéme. Une Ame

doit avoir par elle-même une certaine ſuite de penſées, de deſirs, de volontés. Un Corps qui n'eſt qu'une Machine doit avoir par lui-méme une certaine ſuite de mouvements, qui ſeront déterminés par la combinaiſon de ſa diſpoſition machinale avec les impreſſions des corps exterieurs. S'il ſe trouve une Ame & un Corps tels que toute la ſuite des volontés de l'Ame d'une part, & de l'autre toute la ſuite des mouvements du Corps ſe répondent exactement, & que dans l'inſtant, par exemple, que l'Ame voudra aller dans un lieu, les deux pieds du Corps ſe meuvent machinalement de ce côté-là, cette Ame & ce Corps auront un rapport, non par une action réelle de l'un ſur l'autre, mais par la correſpondance perpetuelle des actions ſéparées de l'un & de l'autre. Dieu aura mis enſemble l'Ame & le Corps qui avoient entre eux cette correſpondance anterieure à leur union, cette *harmonie préétablie*. Et il en faut dire autant de tout ce qu'il y a jamais eu, & de tout ce qu'il y aura jamais d'Ames & de Corps unis.

Ce Siſtême donne une merveilleuſe idée de l'intelligence infinie du Créateur ; mais peut-être cela même le rend-il trop ſublime pour nous. Il a toûjours pleinement contenté ſon Auteur, cependant il n'a pas fait juſqu'ici, & il ne paroît pas devoir faire la même fortune que celui de Deſcartes. Si tous les deux ſuccomboient aux objections, il faudroit, ce qui ſeroit bien penible pour les Philoſophes, qu'ils renonçaſſent à ſe tourmenter davantage ſur l'union de l'Ame & du Corps. M. Deſcartes & M. Leibnitz les juſtifieroient de n'en plus chercher le ſecret.

M. Leibnitz avoit encore ſur la Metaphiſique beaucoup d'autres penſées particulieres. Il croyoit, par exemple, qu'il y a par tout des ſubſtances ſimples, qu'il appelloit *Monades* ou Unités, qui ſont les Vies, les Ames, les Eſprits, qui peuvent dire *Moi*, qui ſelon le lieu où elles ſont, reçoivent des impreſſions de tout l'Univers, mais confuſes à cauſe de leur multitude, ou qui, pour employer à peu-prés ſes propres termes, ſont des Miroirs ſur leſ-

quels tout l'Univers rayonne ſelon qu'ils lui ſont expoſés. Par-là il expliquoit les perceptions. Une Monade eſt d'autant plus parfaite qu'elle a des perceptions plus diſtinctes. Les Monades qui ſont des Ames humaines ne ſont pas ſeulement des Miroirs de l'Univers des Créatures, mais des Miroirs ou Images de Dieu même; & comme en vertu de la Raiſon & des Verités éternelles elles entrent en une eſpece de ſocieté avec lui, elles deviennent Membres de la Cité de Dieu. Mais c'eſt faire tort à ces ſortes d'idées que d'en détacher quelques-unes de tout le ſiſtême, & d'en rompre le précieux enchaînement, qui les éclaircit & les fortifie. Ainſi nous n'en dirons pas davantage, & peut-être ce peu que nous avons dit eſt-il de trop, parce qu'il n'eſt pas le tout.

On trouvera un aſſés grand détail de la Metaphiſique de M. Leibnitz dans un Livre imprimé à Londres en 1717. C'eſt une diſpute commencée en 1715 entre lui & le fameux M. Clarke, & qui n'a été terminée que par la mort de M. Leibnitz. Il s'agit entre eux de l'Eſpace & du Temps, du Vuide & des Atomes, du Naturel & du Surnaturel, de la Liberté, &c. car heureuſement pour le Public la conteſtation en s'échauffant venoit toûjours à embraſſer plus de terrain. Les deux ſçavants Adverſaires devenoient plus forts à proportion l'un de l'autre, & les Spectateurs qu'on accuſe d'être cruels, ſeront fort excuſables de regretter que ce combat ſoit ſi tôt fini; on eût vû le bout des matieres, ou qu'elles n'ont point de bout.

Enfin pour terminer le détail des qualités acquiſes de M. Leibnitz, il étoit Theologien, non pas ſeulement entant que Philoſophe ou Metaphiſicien, mais Theologien dans le ſens étroit; il entendoit les differentes parties de la Theologie Chrêtienne, que les ſimples Philoſophes ignorent communément à fond; il avoit beaucoup lû & les Peres & les Scolaſtiques.

En 1671, année où il donna ſes deux Theories du Mouvement abſtrait & concret, il répondit auſſi à un ſça-

vant Socinien, neveu de Socin, nommé Wiſſowatius, qui avoit employé contre la Trinité la Dialectique ſubtile, dont cette Secte ſe pique, & qu'il avoit appriſe preſque avec la langue de ſa Nourrice. M. Leibnitz fit voir dans un Ecrit intitulé *Sacroſancta Trinitas per nova inventa Logica defenſa*, que la Logique ordinaire a de grandes défectuoſités, qu'en la ſuivant ſon Adverſaire pouvoit avoir eu quelques avantages, mais que ſi on la réformoit il les perdoit tous, & que par conſequent la veritable Logique étoit favorable à la foi des Orthodoxes.

On étoit ſi perſuadé de ſa capacité en Theologie, que comme on avoit propoſé vers le commencement de ce Siécle un mariage entre un grand Prince Catholique & une Princeſſe Lutherienne, il fut appellé aux Conferences qui ſe tinrent ſur les moyens de ſe concilier à l'égard de la Religion. Il n'en réſulta rien, ſinon que M. Leibnitz admira la fermeté de la Princeſſe.

Le ſçavant Evêque de Salisbury, M. Burnet, ayant eu ſur la réünion de l'Egliſe Anglicane avec la Lutherienne des vûës qui avoient été fort goûtées par des Theologiens de la Confeſſion d'Ausbourg, M. Leibnitz fit voir que cet Eveſque, tout habile qu'il étoit, n'avoit pas tout-à-fait bien pris le nœud de cette Controverſe, & l'on prétend que l'Evêque en convint. On ſçait aſſés qu'il s'agit-là des dernieres fineſſes de l'Art, & qu'il faut être veritablement Theologien, même pour s'y méprendre.

Il parut ici en 1692 un Livre intitulé *De la Tolerance des Religions*. M. Leibnitz la ſoutenoit contre feu M. Peliſſon, devenu avec ſuccés Theologien, & Controverſiſte. Ils diſputoient par Lettres, & avec une politeſſe exemplaire. Le caractere naturel de M. Leibnitz le portoit à cette Tolerance, que les eſprits doux ſouhaiteroient d'établir, mais dont aprés cela ils auroient aſſés de peine à marquer les bornes, & à prévenir les mauvais effets. Malgré la grande eſtime qu'on avoit pour lui, on imprima tous ſes raiſonnements avec Privilege, tant on ſe fioit aux réponſes de M. Peliſſon.

Le plus grand ouvrage de M. Leibnitz qui ſe rapporte à la Theologie, eſt ſa *Theodicée* imprimée en 1710. On connoît aſſés les difficultés que M. Bayle avoit propoſées ſur l'Origine du Mal, ſoit phiſique, ſoit moral, M. Leibnitz qui craignit l'impreſſion qu'elles pouvoient faire ſur quantité d'eſprits, entreprit d'y répondre.

Il commence par mettre dans le Ciel M. Bayle qui étoit mort, celui dont il vouloit détruire les dangereux raiſonnements. Il lui applique ces vers de Virgile,

Candidus inſueti miratur limen Olympi,
Sub pedibuſque videt nubes & ſidera Daphnis.

Il dit que M. Bayle voit preſentement le Vrai dans ſa ſource ; charité rare parmi les Theologiens, à qui il eſt fort familier de damner leurs Adverſaires.

Voici le gros du ſiſtême. Dieu voit une infinité de Mondes ou Univers poſſibles, qui tous prétendent à l'exiſtence. Celui en qui la combinaiſon du Bien metaphiſique, phiſique & moral avec les Maux oppoſés, fait un *Meilleur*, ſemblable aux *Plus grands* geometriques, eſt préferé ; de-là le mal quelconque, permis, & non pas voulu. Dans cet Univers qui a merité la préference ſont compriſes les douleurs & les mauvaiſes actions des Hommes, mais dans le moindre nombre, & avec les ſuites les plus avantageuſes qu'il ſoit poſſible.

Cela ſe fait encore mieux ſentir par une idée philoſophique, theologique & poëtique tout enſemble. Il y a un Dialogue de Laurent Valla où cet Auteur feint que Sextus fils de Tarquin le Superbe va conſulter Apollon à Delphes ſur ſa deſtinée. Apollon lui prédit qu'il violera Lucrece.

Sextus ſe plaint de la prédiction. Apollon répond que ce n'eſt pas ſa faute, qu'il n'eſt que Devin, que Jupiter a tout réglé, & que c'eſt à lui qu'il faut ſe plaindre. Là finit le Dialogue, où l'on voit que Valla ſauve la preſcience de Dieu aux dépends de ſa bonté, mais ce n'eſt pas là comme M. Leibnitz l'entend, il continuë ſelon ſon Siſtême la fic-

tion

tion de Valla. Sextus va à Dodone ſe plaindre à Jupiter du crime auquel il eſt deſtiné. Jupiter lui répond qu'il n'a qu'à ne point aller à Rome, mais Sextus déclare nettement qu'il ne peut renoncer à l'eſperance d'être Roi, & s'en va. Aprés ſon départ, le grand Prêtre Theodore demande à Jupiter pourquoi il n'a pas donné une autre volonté à Sextus. Jupiter envoye Theodore à Athenes conſulter Minerve. Elle lui montre le Palais des Deſtinées, où ſont les Tableaux de tous les Univers poſſibles depuis le *pire* juſqu'au *meilleur*. Theodore voit dans le meilleur le crime de Sextus, d'où naît la liberté de Rome, un gouvernement fécond en vertus, un Empire utile à une grande partie du genre humain, &c. Theodore n'a plus rien à dire.

La Theodicée ſeule ſuffiroit pour repreſenter M. Leibnitz. Une lecture immenſe, des Anecdotes curieuſes ſur les Livres ou les Perſonnes, beaucoup d'équité & même de faveur pour tous les Auteurs cités, fût-ce en les combattant, des vûës ſublimes & lumineuſes, des raiſonnements au fond deſquels on ſent toûjours l'eſprit geometrique, un ſtile où la force domine, & où cependant ſont admis les agréments d'une imagination heureuſe.

Nous devrions preſentement avoir épuiſé M. Leibnitz, il ne l'eſt pourtant pas encore; non parce que nous avons paſſé ſous ſilence un trés grand nombre de choſes particulieres, qui auroient peut-être ſuffi pour l'Eloge d'un autre, mais parce qu'il en reſte une d'un genre tout different; c'eſt le Projet qu'il avoit conçû d'une Langue Philoſophique & univerſelle. Wilkins Evêque de Cheſter, & Dalgarme y avoient travaillé, mais dés le temps qu'il étoit en Angleterre il avoit dit à Mrs. Boyle & d'Oldenbourg qu'il ne croyoit pas que ces grands hommes euſſent encore frappé au but. Ils pouvoient bien faire que des Nations qui ne s'entendoient pas euſſent aiſément commerce, mais ils n'avoient pas attrappé les veritables caracteres *réels*, qui étoient l'inſtrument le plus fin dont l'eſprit humain ſe pût ſervir, & qui devoient extremément faciliter & le raiſonnement & la memoire & l'invention des cho-

ſes. Ils devoient reſſembler, autant qu'il étoit poſſible, aux caracteres d'Algebre, qui en effet ſont trés ſimples & trés expreſſifs, qui n'ont jamais ni ſuperfluité, ni équivoque, & dont toutes les varietés ſont raiſonnées. Il a parlé en quelque endroit d'un *Alphabet des penſées humaines* qu'il meditoit, ſelon toutes les apparences cet Alphabet avoit rapport à ſa Langue univerſelle. Aprés l'avoir trouvée, il eût encore fallu, quelque commode & quelque utile qu'elle eût été, trouver l'Art de perſuader aux differents Peuples de s'en ſervir, & ce n'eût pas été là le moins difficile. Ils ne s'accordent qu'à n'entendre point leurs interêts communs.

Juſqu'ici nous n'avons vû que la Vie ſçavante de M. Leibnitz, ſes Talents, ſes Ouvrages, ſes Projets, il reſte le détail des évenements de ſa Vie particuliere.

Il étoit dans la Societé ſecrete des Chimiſtes de Nuremberg lorſqu'il rencontra par hazard à la table de l'Hôtellerie où il mangeoit M. le Baron de Boinebourg Miniſtre de l'Electeur de Mayence, Jean Philippe. Ce Seigneur s'apperçût promptement du merite d'un jeune homme encore inconnu, il lui fit refuſer des offres conſiderables que lui faiſoit le Comte Palatin pour récompenſe du Livre de George Ulicovius, & voulut abſolument l'attacher à ſon Maître, & à lui. En 1668 l'Electeur de Mayence le fit Conſeiller de la Chambre de réviſion de ſa Chancellerie.

M. de Boinebourg avoit des relations à la Cour de France, & de plus il avoit envoyé ſon fils à Paris pour y faire ſes études & ſes exercices. Il engagea M. Leibnitz à y aller auſſi en 1672, tant par rapport aux affaires, qu'à la conduite du jeune homme. M. de Boinebourg étant mort en 1673, il paſſa en Angleterre, où peu de temps aprés il apprit auſſi la mort de l'Electeur de Mayence, qui renverſoit les commencements de ſa fortune. Mais le Duc de Brunſvic-Lunebourg ſe hâta de ſe ſaiſir de lui pendant qu'il étoit vacant, il lui écrivit une Lettre trés honorable & trés propre à lui faire ſentir qu'il étoit bien connu, ce qui eſt le plus doux & le plus rare plaiſir des gens de merite. Il reçût avec toute la joye & toute la recon-

noiſſance qu'il devoit la Place de Conſeiller, & une Penſion qui lui étoient offertes.

Cependant il ne partit pas ſur le champ pour l'Allemagne. Il obtint permiſſion de retourner encore à Paris, qu'il n'avoit pas épuiſé à ſon premier voyage. De-là il repaſſa en Angleterre où il fit peu de ſéjour, & enfin ſe rendit en 1676 auprés du Duc Jean Frederic. Il y eut une conſideration qui appartiendroit autant & peut-être plus à l'Eloge de ce Prince, qu'à celui de M. Leibnitz.

Trois ans aprés il perdit ce grand Protecteur, auquel ſucceda le Duc Erneſt Auguſte, alors Evêque d'Oſnabrug. Il paſſa à ce nouveau Maître, qui ne le connut pas moins bien. Ce fut ſur ſes vûës & par ſes ordres qu'il s'engagea à l'Hiſtoire de Brunſvic, & en 1687 il commença les voyages qui y avoient rapport. L'Electeur Erneſt Auguſte le fit en 1696 ſon Conſeiller privé de Juſtice. On ne croit point en Allemagne que les Sçavants ſoient incapables des Charges.

En 1669 il fut mis à la tête des Aſſociés Etrangers de cette Academie. Il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup pluſtôt, & à titre de Penſionnaire. Pendant qu'il étoit à Paris, on voulut l'y fixer fort avantageuſement pourvû qu'il ſe fît Catholique, mais tout Tolerant qu'il étoit il rejetta abſolument cette condition.

Comme il avoit une extrême paſſion pour les Sciences, il voulut leur être utile non ſeulement par ſes découvertes, mais par la grande conſideration où il étoit. Il inſpira à l'Electeur de Brandebourg le deſſein d'établir une Academie des Sciences à Berlin, ce qui fut entierement fini en 1700 ſur le plan qu'il avoit donné. L'année ſuivante cet Electeur fut déclaré Roi de Pruſſe; le nouveau Royaume & la nouvelle Academie prirent naiſſance preſque en même temps. Cette Compagnie, ſelon le genie de ſon Fondateur, embraſſoit outre la Phiſique & les Mathematiques, l'Hiſtoire Sacrée & Profane, & toute l'Antiquité. Il en fut fait Preſident perpetuel, & il n'y eut point de jaloux.

En 1710 parut un Volume de l'Academie de Berlin ſous

le Titre de *Miſcellanea Berolinenſia*. Là M. Leibnitz paroît en divers endroits ſous preſque toutes ſes differentes formes, d'Hiſtorien, d'Antiquaire, d'Etymologiſte, de Phiſicien, de Mathematicien, on y peut ajoûter celle d'Orateur, à cauſe d'une fort belle Epitre dédicatoire adreſſée au Roi de Pruſſe; il n'y manque que celles de Juriſconſulte & de Theologien, dont la conſtitution de ſon Academie ne lui permettoit pas de ſe revêtir.

Il avoit les mêmes vûës pour les Etats de l'Electeur de Saxe Roi de Pologne, & il vouloit établir à Dreſde une Academie qui eût correſpondance avec celle de Berlin, mais les troubles de Pologne lui ôterent toute eſperance de ſuccés.

En récompenſe il s'ouvrit à lui en 1711 un champ plus vaſte, & qui n'avoit point encore été cultivé. Le Czar, qui a conçû la plus grande & la plus noble penſée qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un Souverain, celle de tirer ſes Peuples de la barbarie, & d'introduire chés eux les Sciences & les Arts, alla à Torgau pour le mariage du Prince ſon fils aîné avec la Princeſſe Charlotte Chriſtine, & y vit & conſulta beaucoup M. Leibnitz ſur ſon projet. Le Sage étoit préciſément tel que le Monarque meritoit de le trouver.

Le Czar fit à M. Leibnitz un magnifique preſent, & lui donna le titre de ſon Conſeiller privé de Juſtice avec une penſion conſiderable. Mais, ce qui eſt encore plus glorieux pour lui, l'Hiſtoire de l'établiſſement des Sciences en Moſcovie ne pourra jamais l'oublier, & ſon nom y marchera à la ſuite de celui du Czar. C'eſt un bonheur rare pour un Sage Moderne qu'une occaſion d'être Legiſlateur de Barbares; ceux qui l'ont été dans les premiers temps ſont ces Chantres miraculeux qui attiroient les Rochers, & bâtiſſoient des Villes avec la Lire, & M. Leibnitz eût été traveſti par la Fable en Orphée, ou en Amphion.

Il n'y a point de proſperité continuë. Le Roi de Pruſſe mourut en 1713, & le goût du Roi ſon ſucceſſeur, entierement déclaré pour la guerre, menaçoit l'Academie de Berlin d'une chûte prochaine. M. Leibnitz ſongea à procurer aux

Sciences un Siege plus aſſuré, & ſe tourna du côté de la Cour Imperiale. Il y trouva le Prince Eugene, qui pour être un ſi grand General, & fameux par tant de Victoires, n'en aimoit pas moins les Sciences, & qui favoriſa de tout ſon pouvoir le deſſein de M. Leibnitz. Mais la Peſte ſurvenuë à Vienne rendit inutiles tous les mouvements qu'il s'étoit donnés pour y former une Academie. Il n'eut qu'une aſſés groſſe penſion de l'Empereur, avec des offres trés avantageuſes, s'il vouloit demeurer dans ſa Cour. Dés le temps du couronnement de ce Prince, il avoit déja eu le titre de Conſeiller Aulique.

Il étoit encore à Vienne en 1714, lorſque la Reine Anne mourut, à laquelle ſucceda l'Electeur d'Hanovre qui réüniſſoit ſous ſa domination un Electorat, & les trois Royaumes de la Grande Bretagne, M. Leibnitz & M. Neuton. M. Leibnitz ſe rendit à Hanovre, mais il n'y trouva plus le Roi, & il n'étoit plus d'âge à le ſuivre juſqu'en Angleterre. Il lui marqua ſon zele plus utilement par des Réponſes qu'il fit à quelques Libelles Anglois publiés contre S. M.

Le Roi d'Angleterre repaſſa en Allemagne, où M. Leibnitz eut enfin la joye de le voir Roi. Depuis ce temps ſa ſanté baiſſa toûjours, il étoit ſujet à la Goute, dont les attaques devenoient plus frequentes. Elle lui gagna les Epaules, & on croit qu'une certaine Tiſane particuliere qu'il prit dans un grand accés, & qui ne paſſa point, lui cauſa les convulſions & les douleurs exceſſives dont il mourut en une heure le 14 Novembre 1716. Dans les derniers moments qu'il put parler, il raiſonnoit ſur la maniere dont le fameux Furtenbach avoit changé la moitié d'un Clou de fer en or.

Le ſçavant M. Eckard qui avoit vêcu dix-neuf ans avec lui, qui l'avoit aidé dans tous ſes travaux hiſtoriques, & que le Roi d'Angleterre a choiſi en dernier lieu pour être Hiſtoriographe de ſa Maiſon, & ſon Bibliothecaire à Hanovre, prit ſoin de lui faire une ſepulture trés honorable, ou pluſtôt une Pompe funebre. Toute la Cour y fut invitée, & perſonne n'y parut. M. Eckard dit qu'il en fut fort étonné, cependant les Courtiſans ne firent que ce qu'ils devoient, la Mort ne laiſ-

ſoit aprés lui perſonne qu'ils euſſent à conſiderer, & ils n'euſſent rendu ce dernier devoir qu'au merite.

M. Leibnitz ne s'étoit point marié, il y avoit penſé à l'âge de cinquante ans, mais la perſonne qu'il avoit en vûë voulut avoir le temps de faire ſes réflexions. Cela donna à M. Leibnitz le loiſir de faire auſſi les ſiennes, & il ne ſe maria point.

Il étoit d'une forte complexion. Il n'avoit guere eu de maladies, excepté quelques vertiges dont il étoit quelquefois incommodé, & la goute. Il mangeoit beaucoup, & buvoit peu, quand on ne le forçoit pas, & jamais de vin ſans eau. Chés lui il étoit abſolument le maître, car il y mangeoit toûjours ſeul. Il ne regloit pas ſes repas à de certaines heures, mais ſelon ſes études, il n'avoit point de ménage, & envoyoit querir chés un Traiteur la premiere choſe trouvée. Depuis qu'il avoit la goute il ne dînoit que d'un peu de Lait, mais il faiſoit un grand ſouper, ſur lequel il ſe couchoit à une heure ou deux aprés minuit. Souvent il ne dormoit qu'aſſis ſur une chaiſe, & ne s'en réveilloit pas moins frais à ſept ou huit heures du matin. Il étudioit de ſuite, & il a été des mois entiers ſans quitter le Siége, pratique fort propre à avancer beaucoup un travail, mais fort mal-ſaine. Auſſi croit-on qu'elle lui attira une fluxion ſur la jambe droite, avec un ulcere ouvert. Il y voulut remedier à ſa maniere, car il conſultoit peu les Medecins, & il vint à ne pouvoir preſque plus marcher, ni quitter le lit.

Il faiſoit des extraits de tout ce qu'il liſoit, & y ajoûtoit ſes réflexions, aprés quoi il mettoit tout cela à part, & ne le regardoit plus. Sa memoire, qui étoit admirable, ne ſe déchargeoit point, comme à l'ordinaire, des choſes qui étoient écrites, mais ſeulement l'écriture avoit été neceſſaire pour les y graver à jamais. Il étoit toûjours prêt à répondre ſur toutes ſortes de matieres, & le Roi d'Angleterre l'appelloit ſon *Dictionnaire vivant*.

Il s'entretenoit volontiers avec toutes ſortes de perſonnes, Gens de Cour, Artiſans, Laboureurs, Soldats. Il n'y a guere d'ignorant qui ne puiſſe apprendre quelque choſe au plus ſçavant homme du monde, & en tout cas le ſçavant s'inſtruit

encore quand il ſçait bien conſiderer l'ignorant. Il s'entretenoit même ſouvent avec les Dames, & ne contoit point pour perdu le temps qu'il donnoit à leur converſation. Il ſe dépoüilloit parfaitement avec elles du caractere de Sçavant & de Philoſophe, caracteres cependant preſque indélebiles & dont elles appercevroient bien finement & avec bien du dégoût les traces les plus legeres. Cette facilité de ſe communiquer le faiſoit aimer de tout le monde; un Sçavant illuſtre qui eſt populaire & familier c'eſt preſque un Prince qui le ſeroit auſſi; le Prince a pourtant beaucoup d'avantage.

M. Leibnitz avoit un commerce de Lettres prodigieux. Il ſe plaiſoit à entrer dans les travaux ou dans les projets de tous les Sçavants de l'Europe, il leur fourniſſoit des vûës, il les animoit, & certainement il prêchoit d'exemple. On étoit ſûr d'une réponſe dés qu'on lui écrivoit, ne ſe fût-on propoſé que l'honneur de lui écrire. Il eſt impoſſible que ſes Lettres ne lui ayent emporté un temps trés conſiderable, mais il aimoit autant l'employer au profit ou à la gloire d'autrui, qu'à ſon profit ou à ſa gloire particuliere.

Il étoit toûjours d'une humeur gaye: & à quoi ſerviroit ſans cela d'être Philoſophe! On l'a vû fort affligé à la mort du feu Roi de Pruſſe & de l'Electrice Sophie. La douleur d'un tel Homme eſt la plus belle Oraiſon Funebre.

Il ſe mettoit aiſément en colere, mais il en revenoit auſſitôt. Ses premiers mouvements n'étoient pas d'aimer la contradiction ſur quoi que ce fût, mais il ne falloit qu'attendre les ſeconds, & en effet ces ſeconds mouvements, qui ſont les ſeuls dont il reſte des marques, lui feront éternellement honneur.

On l'accuſe de n'avoir été qu'un grand & rigide obſervateur du Droit naturel. Ses Paſteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles.

On l'accuſe auſſi d'avoir aimé l'argent. Il avoit un revenu trés conſiderable en penſions du Duc de Volfembutel, du Roi d'Angleterre, de l'Empereur, du Czar, & il vivoit toûjours aſſés groſſierement. Mais un Philoſophe ne peut guere,

quoi-qu'il devienne riche, ſe tourner à des dépenſes inutiles & faſtueuſes qu'il mépriſe. De plus M. Leibnitz laiſſoit aller le détail de ſa maiſon comme il plaiſoit à ſes Domeſtiques, & il dépenſoit beaucoup en negligence. Cependant la recette étoit toûjours la plus forte, & on lui trouva aprés ſa mort une groſſe ſomme d'argent comptant qu'il avoit caché. C'étoient deux années de ſon revenu. Ce Treſor lui avoit cauſé pendant ſa vie de grandes inquietudes qu'il avoit confiées à un Ami, mais il fut encore plus funeſte à la femme de ſon ſeul heritier fils de ſa Sœur, qui étoit Curé d'une Paroiſſe prés de Leipſic. Cette femme en voyant tant d'argent enſemble qui lui appartenoit, fut ſi ſaiſie de joye qu'elle en mourut ſubitement.

M. Eckard promet une Vie plus complete de M. Leibnitz ; c'eſt aux Memoires qu'il a eu la bonté de me fournir qu'on en doit déja cette ébauche. Il raſſemblera en un Volume toutes les Piéces imprimées de ce grand homme éparſes en une infinité d'endroits, de quelque eſpece qu'elles ſoient. Ce ſera là, pour ainſi dire, une Reſurrection d'un Corps dont les membres étoient extrêmement diſperſés, & le tout prendra une nouvelle vie par cette réünion. De plus M. Eckard donnera toutes les Oeuvres poſthumes qui ſont achevées, & des *Leibnitiana* qui ne feront pas la partie du Recüeil la moins curieuſe. Enfin il continüera l'Hiſtoire de Brunſvic, dont M. Leibnitz n'a fait que ce qui eſt depuis le commencement du Regne de Charlemagne juſqu'à l'an 1005. C'eſt prolonger la vie des grands hommes, que de pourſuivre dignement leurs entrepriſes.

MEMOIRES

Éloge de Godefroy Guillaume Leibnitz par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences - Année 1716

MATHÉMATIQUE, PHILOSOPHIE